

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Bernard SIMON-VERMOT

Dans la joie de Pâques

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1964, tome 62, p. 69-75

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

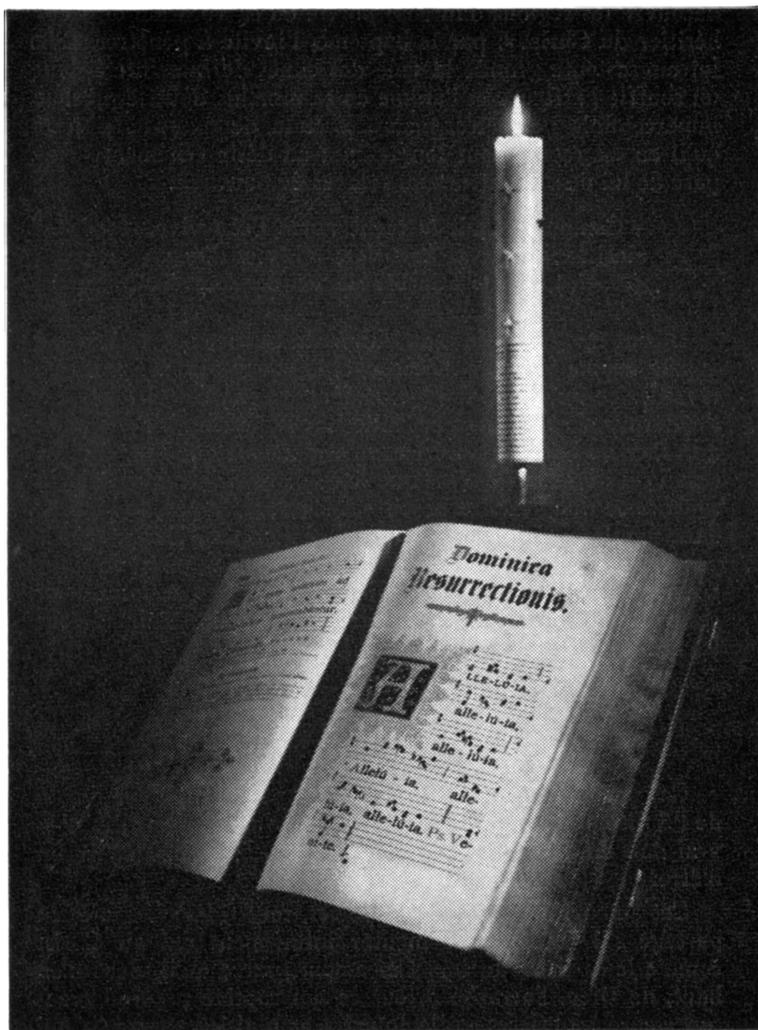


Photo Rast

La lumière du cierge pascal
qui naît dans la nuit et chasse les ombres,
c'est la vie du Christ ressuscité
qui fait irruption dans le cœur du chrétien.

Dans la joie de Pâques

Renouveau liturgique

Un trait caractéristique du renouveau imprimé à l'Eglise par le Concile, c'est la place de choix qui est faite à la liturgie. Preuve de la solidité de ce renouveau, car, comme le dit Paul VI dans son discours d'introduction au schéma sur la liturgie, « la prière est notre premier devoir ; la liturgie... la première école de notre vie spirituelle ». Si on la veut plus simple, ce n'est pas pour diminuer l'importance de la prière¹, mais au contraire pour permettre à tout le peuple, en laissant tomber l'accessoire ou ce qui est devenu moins adapté à notre époque, de concentrer son attention et sa piété sur l'essentiel.

Simplification appelant par conséquent un effort de réflexion plus personnelle, en vue de participer à l'action liturgique « de façon consciente, active et fructueuse. »²

Les pensées qui suivent voudraient être une invitation à vivre plus intensément et plus intérieurement le mystère de Pâques que nous célébrons ce mois.

Pâques dans l'année liturgique

Toute la liturgie de l'Eglise est centrée sur le mystère pascal. Vers lui convergent ou de lui découlent les autres mystères que l'on revit successivement au cours de l'année.

¹ « Si nous introduisons quelques simplifications dans les expressions extérieures du culte, et si nous cherchons à le rendre plus compréhensible à nos fidèles..., nous n'entendons nullement diminuer l'importance de la prière ni la faire passer après les autres soucis du ministère sacré ou des activités pastorales. » (Discours de Paul VI, le 4 décembre 1963.)

² Constitution de la liturgie, ch. I, No 11.

Le mystère pascal, c'est celui de l'action du Christ rachetant et sanctifiant l'humanité par son sacrifice, œuvre qui se réitère chaque jour à la messe, mais que les célébrations pascales font réaliser à toute la chrétienté avec un éclat unique.

Noël a été pour nous la première rencontre avec la Sagesse incarnée, le premier contact avec Celui qui est la « lumière du monde » (Jn 7, 12), « premier-né de toute créature » (Col. 1,15) et « image du Dieu invisible » (id.). Or le Christ est venu opérer en l'humanité la plus inouïe des transformations, notre divinisation. L'Emmanuel — « celui qui est parmi nous » — n'est pas venu simplement faire acte de présence parmi les hommes. Il est venu pour agir sur eux, leur communiquer la vie qu'il reçoit éternellement du Père : « Je suis venu pour que vous ayez la vie... Moi la lumière, je suis venu dans le monde pour que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres » (Jn 12, 46).

L'œuvre primordiale de celui qui a été constitué Tête de l'humanité et second Adam a été, par l'acte d'amoureuse obéissance qui résume toute sa vie et culmine en sa mort, de redresser la volonté pécheresse de l'homme dont il avait assumé la nature. Œuvre intérieure de rédemption et de sanctification, dont la prédication évangélique et les miracles ne constituaient que le prodrome, la phase préparatoire.

Vivre notre Pâques

Cette œuvre du Sauveur que la liturgie de Pâques commémore est une œuvre vitale. Elle n'agit pas sur nos âmes magiquement, à la manière d'un talisman ; elle exige de nous une réponse, elle provoque cette réponse ; elle n'est autre que le don de la grâce qui, pour s'actualiser, a besoin de notre adhésion de foi et d'amour.

Il est normal que cette participation personnelle à l'œuvre du Christ dont Dieu ne peut se passer, mieux, qu'il suscite, suive les lois de notre psychologie. C'est dire que notre participation au mystère pascal sera, comme tout acte important où est engagé notre vie, un temps de concentration et de plénitude. Une rentrée de notre âme en ses profondeurs intimes, pour que l'étincelle de la grâce y jaillisse sans retenue, y projette ses clartés vives en un contact avec le Christ aussi

direct et plein que possible — en même temps qu'une prise de conscience plus nette de notre insertion dans le Corps mystique, de ses dimensions, de nos obligations envers lui. Temps de renouvellement et de plénitude, où tout, en notre être intérieur, croîtra comme la nature printanière avec une sève, une vigueur nouvelle.

Le Carême, « temps favorable »

Ce temps, le Carême déjà l'a inauguré ; nous y avons, comme en une retraite, examiné notre conduite sous le regard de « Celui qui sonde les cœurs »³ ; nous avons travaillé à reviser notre vie, dans la vigilance et la prière, la résistance aux tentations ; nous avons pratiqué de judicieuses privations volontaires, dont toute la raison d'être était non certes d'anéantir des facultés que le Créateur a faites bonnes, mais de les dépouiller du péché, des innombrables et secrètes attaches au mal qui les vicient.

Ces privations, nous avons eu à cœur d'en faire bénéficier le prochain, en particulier nos frères lointains des pays en développement, grâce à l'« Action de Carême », cette forme moderne de la traditionnelle « aumône ».

Participant à la Passion du Christ

Nos efforts cependant, que sont-ils par eux-mêmes ? Corrompus qu'ils sont jusqu'en leur racine par la faute originelle, ils sont, c'est bien clair, voués à l'échec. Autant vouloir nettoyer un vase avec de l'eau boueuse, s'appuyer sur un bâton brisé. Il faut que Dieu lui-même fasse en nous œuvre de détachement. La quinzaine de la Passion, qui couronne le Carême, vient de nous introduire dans ce mystère des purifications divines, fruit des douleurs et de la mort du Sauveur.

Ce temps est autre chose qu'un mémorial d'événements historiques, émouvant certes, et auquel la geste liturgique donne une beauté prenante : il est participation aux souffrances rédemptrices du Christ, oblation de nous-mêmes pour qu'il accomplisse en nous son œuvre de sanctification : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

³ « *Scrutator alme cordium* », Hymne de Vêpres du Carême.

Nous avons à Agaune, dans l'exemple de saint Maurice, un esprit qui doit donner à notre vie sa nuance propre, et nous rendre doublement cher le souvenir de la Passion. La mort à nous-mêmes, unie à la mort du Rédempteur, est en effet l'esprit même du martyr. Seule cette mort à nous-mêmes peut mener notre âme à la maturité spirituelle à laquelle Dieu l'appelle ; seule elle fait que les premiers appels de la grâce, pour enchanteurs qu'ils aient pu être, soient autre chose que de fugitives intuitions sans portée réelle sur la conduite concrète. Seule l'âme qui consent pour de bon à mener le combat spirituel, à se laisser buriner par les épreuves de la vie goûtera aux fruits de l'union divine. Et celle-ci sera à proportion de la générosité dont elle aura fait preuve dans ses luttes. Car derrière les difficultés et épreuves que le chrétien rencontre sur sa route se cache la main divine : son dessein miséricordieux autant que mystérieux est de nous détacher, de nous purifier.

Les fruits de la purification

Vue dans cette lumière, toute souffrance prend un sens, devient participation féconde à la Croix de Jésus. *O crux ave spes unica*. Quel changement, quel retournement bienheureux se fait en celui qui a la grâce de comprendre ainsi la souffrance ! La vertu rédemptrice du sacrifice du Christ porte fruit en lui : elle le fait passer des miasmes du péché et du désordre plus ou moins conscient à la pureté du contact avec le Verbe, Dieu d'Amour. Passage des ténèbres du mal sous toutes ses formes à la nette clarté de l'amitié divine. Le fidèle devient l'enfant prodigue de retour au foyer, que le Père embrasse et introduit dans la salle parée pour le festin d'une intimité sans mélange, d'une joie définitive.

Vie nouvelle

Le symbolisme de la Vigile de Pâques n'est qu'un pâle reflet de ce qui se passe dans le cœur du chrétien : la lumière du cierge pascal qui naît dans la nuit, se propage et chasse les ombres, c'est la vie du Christ ressuscité qui fait irruption en lui. Elle l'arrache à cet univers purement naturel et terrestre où se confine le regard non éclairé par la foi, elle lui

découvre les régions d'intense pureté où sa vocation de « co-héritier du Christ », par le baptême, l'invite à pénétrer. Elle lui ouvre toute grande la voie des cimes de la sainteté dont un souffle l'effleure et l'anime en sa marche. Souffle presque imperceptible peut-être, mais descendu de sommets si purs qu'il en est remué pour longtemps ; un désir véhément s'empare de lui de s'abreuver aux sources du Sauveur :

« Comme languit la biche après l'eau vive,
ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu. »
(Ps. 41, 1, chanté à la bénédiction des fonts baptismaux)

Il sent que là est le sens ultime de sa vie, que là il a été appelé depuis toujours. L'épreuve, la souffrance n'a fait que réveiller ce qu'il y a de plus profond en lui, et qui tendait à s'endormir dans la torpeur. Elle n'a fait qu'ouvrir ses yeux à la face du Dieu de miséricorde et d'amour qui l'appelle. Le sens vrai de la croix n'est que dans cette vie divine, dont la souffrance purificatrice prépare l'éclosion. Avant de mourir, dans son dernier discours d'adieu aux disciples, Jésus ne parle pas de tristesse et de souffrance, mais de paix, de joie, d'amour, d'union: « Je vous laisse ma paix... que votre cœur cesse de se troubler... votre joie sera parfaite... aimez-vous les uns les autres » (Jn 14, 27 et passim).

Amour divin

Ces paroles créent au milieu des Apôtres, premier noyau de l'Eglise, une atmosphère unique de brûlant amour divin — vrai don du Christ qui confère à son sacrifice sens et raison d'être.

Cet amour, à la suite des Apôtres, tout fidèle le reçoit en partage s'il consent à demeurer intimement uni au Christ comme le sarment au cep. Cet amour, parce qu'il vient d'en haut, de Dieu, l'arrache à tout ce qui captive naturellement son cœur, à tous ces mille intérêts et plaisirs passagers qui constituent la trame de notre existence terrestre. Il ouvre au tréfond de notre être une zone infiniment plus stable, lieu d'une vie nouvelle qui est notre vraie patrie, la « vie cachée avec le Christ » (Col. 3, 3).

Il nous délivre aussi de toute angoisse et de toute crainte,

parce qu'il nous donne de nous appuyer sur Dieu comme sur un Roc :

« Dieu est pour nous refuge et force...
Aussi n'aurons-nous aucune crainte si la terre est
changée, si les montagnes chancellent. »
(Ps. 46, 1-2)

Il essuie toute larme, apaise toute douleur, parce qu'il nous installe en Dieu qui est Joie sans mélange.

Surtout cet amour ne reste pas enfermé en lui-même : il s'épanouit en charité fraternelle et fructifie en œuvres apostoliques. L'apôtre chrétien n'épargne ni labeurs ni peines pour servir ses frères les hommes — tous les hommes, en particulier les plus pauvres et les plus lointains ; il sait bien, à l'exemple du Maître, qu'« il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jn 17, 20).

Laissons-nous pénétrer par le mystère de Pâques, adhérons au Christ glorieux ; la joie sans ombre du Ressuscité nous inondera alors, réalisant la divine promesse :

«Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous
et que votre joie soit parfaite » (Jn 15, 11).

Jean-Bernard SIMON-VERMOT